



## **AIDE A LA PREDICATION**

**Dimanche 13 novembre 2016**

**Rm 8, 18-23**

Jean- Mathieu Thallinger  
Pasteur à Mulhouse

*18. J'estime que les souffrances du temps présent ne sauraient être comparées à la gloire à venir qui sera révélée pour nous.*

*19. Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu.*

*20. Car la création a été soumise à la vanité, non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise,*

*21. avec l'espérance qu'elle aussi sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu.*

*22. Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement.*

*23. Et ce n'est pas elle seulement ; mais nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps.*

Chaque année la fin du cycle liturgique nous invite à méditer sur le temps qui passe.

Il fait onze degrés dehors, des myriades de feuilles jaunes-brunes tapissent le sol. L'été n'est plus, l'été reviendra. L'hiver pointera son nez bientôt accompagné de ses acolytes, températures fraîches, branches dénudées, manteaux confortables, nuits avancées, éclairages de rues et de maisons colorés.

L'été n'est plus, l'été reviendra. Mais d'ici là ? Vais-je hiberner, cryogéniser le temps dans l'attente de son retour ? Ou vivre pleinement ce temps en m'y adaptant ?

L'art de vivre n'est-il pas celui de vivre avec le temps ?

Ni trop vite, ni trop lentement.

Vivre pleinement au rythme paisible de l'ici et du maintenant.

Œdipe sauvera sa vie en résolvant l'énigme du sphinx : "Quel est l'animal qui marche le matin sur quatre pattes, à midi sur deux pattes et le soir sur trois pattes ?".

L'homme.

Il naît, croît, change, mûrit, ni trop vite, ni trop lentement. L'éducateur, le parent, le pédagogue, savent qu'à chaque âge s'ouvrent de nouveaux possibles et de nouveaux impossibles, et que l'art de vivre et d'accompagner la vie qui mûrit est de discerner ces possibles et ces impossibles. Chaque âge a sa maturité.

Jusqu'où la personne âgée dépendante en son EHPAD pourra-t-elle conserver quelque autonomie, par la possession de moyens de paiement, dans ses choix de soins, d'activités, d'horaires ?

Quand l'enfant mineur pourra-t-il être en capacité de voter, d'user de son propre téléphone portable, du libre choix de confirmer sa foi, de disposer de son adresse sur un réseau social, de disposer de son autonomie ?

Les traditions, les lois évoluent et essaient à chaque époque de proposer des normes pour nous aider à mener ce discernement.

L'enjeu de ces possibles sera toujours celui d'exercer au mieux sa liberté dans le contexte du temps physique et social présent.

Je vis, contenu dans mon corps, corruptible, mais nécessaire pour me sentir vivant. Je vis à son rythme, il m'accompagne, je ne peux faire sans lui, mais je suis aussi plus que lui.

Ce corps est habité, d'une double nature, humaine, limitée mais suffisante, et divine, par la présence du Christ en moi.

Le marcheur en montagne sait cela. Il ménage sa monture. Il sait que même s'il ne voit pas le sommet, il finira par y parvenir, s'il avance "ni trop vite, ni trop lentement".

Il marche car il croit le sommet atteignable. Il ne court pas pour ne pas s'essouffler, blesser ses muscles, il fait des pauses mesurées pour

repartir. Ainsi il résistera à la tentation ou à la nécessité de faire demi-tour.

Le peuple hébreu traverse la mer. Il marche contre toute raison car il croit en une liberté à vivre s'il passe sur l'autre rive. S'il n'aspirait pas à cette liberté et s'il ne la pensait pas accessible, il ne s'avancerait pas.

La théologie de Paul nous incite je crois, à vivre notre temps avec mesure. En tension entre le déjà et le pas encore, vivant l'ici et maintenant toujours en chemin, ni trop vite, ni trop lentement.

C'est ainsi que le chrétien vit le temps en Dieu, en accueillant l'esprit du Christ, mort et vivant, passé et présent et à venir.

Le chrétien est un habitant du temps éternel. Celui-ci n'est pas une projection prématurée et illusoire, une fuite, dans l'avenir, "trop vite", ni un refuge dans la prison sans ciel ni fenêtres ni portes de l'hyper-présent figé, "trop lentement".

Les religions sont nées de la préoccupation du temps qui passe.

De l'angoisse des éclipses solaires des religions premières, au constat étonné devant la décomposition du corps mort qui sera enseveli avec les effets personnels du défunt, aux pyramides érigées comme un défi lancé au temps et à la corruptibilité de la matière.

Elles élaboreront des calendriers intégrant la vie humaine dans le cycle de l'univers, lui donnant un peu de maîtrise sur le temps qui passe.

Ce sont des experts en la matière qui viendront rendre hommage à l'enfant qui viendra mettre de l'éternel dans le temporel.

Il vivra sa vie d'homme, soumis au temps et à la corruptibilité du corps, pour nous dire qu'il est vain de tenter de fuir, de vouloir s'extraire du temps qui prend son temps, du corps visible qui permet la relation mais peut subir la souffrance.

Notre rapport au temps dit notre rapport à Dieu, notre rapport à Dieu construit notre rapport au temps.

Il balbutie comme Ulysse entre Charybde et Scylla : l'illusion et la désillusion.

-L'illusion : la promesse de la gloire à venir n'est pas une invitation à échapper à la réalité en accélérant le temps. En voulant hâter l'accès au monde paradisiaque promis en se faisant exploser dans un centre

commercial, en voulant instaurer tout de suite le grand soir, la société parfaite.

Ce serait aller trop vite.

L'illusion contraire pourrait être de rêver revenir dans un temps passé imaginativement magnifié. Dans les temps troublés, l'homme est toujours tenté de revenir au bon temps d'autrefois. A l'époque où il faisait bon vivre. Mais il faut nous en persuader, le passé n'a pas d'avenir. L'histoire peut bégayer mais jamais revenir en arrière. Les musées sont utiles pour entretenir la mémoire et les leçons du passé, mais ils ne sont pas faits pour y vivre.

- La désillusion serait de quitter le monde, d'abandonner l'espérance, de courber l'échine aujourd'hui dans l'attente d'une récompense dans l'au-delà, de se replier égoïstement dans la satisfaction de ses désirs matériels, comme s'il n'y avait pas de lendemain, comme si mes actes posés aujourd'hui n'avaient pas de conséquences et ne contribuaient à faire venir la gloire promise. Se réfugier dans la vacuité.

Les figures des hommes riches des paraboles de Jésus illustrent cette tentation.

Ce serait aller trop lentement.

Est-ce que cela vaut la peine de vivre ce temps ? Est-ce que si j'avais pu choisir de naître, l'aurais-je fait ?

Pascal Bruckner, dans un roman philosophique, "le divin enfant" pose cette question. Madeleine, enceinte de deux jumeaux décide de leur donner tout de suite la meilleure instruction, dès avant leur naissance. Ils découvrent les sciences, l'histoire, l'actualité. Mais aussi la souffrance et la mort. La question qui leur vient alors est : naître ou ne pas naître ?

C'est la question que vivra le jeune Siddhartha Gautama en chemin vers l'éveil. Il sera amené à trouver la mesure entre habiter son corps, trop et trop peu, trop près ou trop loin du monde immanent, habiter ce temps ou s'en détacher convaincu de son impermanence.

Je peux prendre le temps de goûter le présent car je sais que ce temps est déjà habité par l'esprit éternel et que devant moi est la promesse d'un avenir.

Il viendra, ni trop vite, ni trop lentement.

Un malicieux pasteur, qui se reconnaîtra certainement, me dit un jour avec un sourire jubilatoire à l'heure de partir en vacances : "il faut vivre".